

L'homme qui voulait être Roi

Damien Detcheberry

Numéro 197, décembre 2020

Les mises en scène du pouvoir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94788ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Detcheberry, D. (2020). L'homme qui voulait être Roi. *24 images*, (197), 84–89.

L'homme qui voulait être Roi

PAR DAMIEN DETCHEBERRY



← Julius Caesar de Joseph L. Mankiewicz (1963)



La vie politique de Jules César, qui se perd aujourd'hui entre l'Histoire et la légende, occupe une place importante dans l'histoire du cinéma.

L'ombre de Jules César a sans nul doute plané au-dessus de la présidence de Donald Trump. Le marasme de l'élection présidentielle américaine est venu conclure quatre années éprouvantes qui ont exposé la fragilité des institutions démocratiques du pays et réaffirmé le pouvoir de fascination qu'exercent souvent les personnalités les plus autocratiques. Si l'Histoire oubliera probablement Trump, le parallèle avec César n'est pas si anodin : souverain populiste et autoritaire, il a lui aussi polarisé en son temps la société romaine en suscitant fanatisme et antipathie extrêmes. Si Jules César n'a cessé d'intriguer historiens et artistes, il n'en a pas moins été une figure politique fondatrice du cinéma hollywoodien symbolisant la soif personnelle du pouvoir et l'effondrement des valeurs de la République. À ce titre, il sert à la fois de mise en garde civique et de cœur révélateur de la nature humaine, toujours tentée de tomber sous l'emprise des dictateurs.

ROME FAIT CÉSAR ET CÉSAR FAIT ROME

Bon nombre d'œuvres retracent les grandes étapes de la vie de Jules César, depuis le long métrage perdu *Cleopatra* de J. Gordon Edwards (1917) dont il ne reste aujourd'hui que quelques fragments, jusqu'à l'imposante série *Rome* produite par HBO. Il serait vain d'en faire ici un inventaire exhaustif, mais il est possible d'en dégager tout de même deux tendances générales : la première cultive le mythe impérialiste, hérité des témoignages de Jules César lui-même dans *La Guerre des Gaules* ainsi que des écrits de Suétone et Plutarque, de l'homme providentiel choisi par les Dieux. L'autre, explorée notamment dans la série de HBO, part du principe que Rome a fait César autant que celui-ci a fait Rome, et examine à travers lui les événements qui ont amené la chute de la République romaine.

Parmi les grandes fresques de l'âge d'or de Hollywood qui dressent un portrait éloquent de Jules César, il est difficile d'exhumer aujourd'hui *César et Cléopâtre* de Gabriel Pascal (1945) sans reconnaître que le temps n'a pas été clément avec cette adaptation pourtant spectaculaire de la pièce éponyme de George Bernard Shaw. Le dramaturge a d'ailleurs lui-même participé au scénario du film qui réunit Vivien Leigh, encore auréolée du succès d'*Autant en emporte le vent* (1939), et Claude Rains, la voix suave de *L'homme invisible* de James Whale (1933). Pour le personnage de César, Shaw peine à trouver le ton juste entre l'homme et le Dieu vivant : dès son arrivée en scène, celui-ci apparaît comme un être exceptionnel, qui converse avec le Sphinx et tutoie les Dieux égyptiens. C'est un leader indiscutable, adulé de tous, mais aussi un être magnanime et bienveillant, même avec ses ennemis. Les cinéastes ont en revanche imaginé des scènes de séduction plus légères entre César et Cléopâtre, présentée, elle, comme une créature infantile et naïve. En sa présence, César se montre alors étonnamment plus trivial et débonnaire, presque ahuri, hésitant entre le rôle de l'amant éperdu et celui du père indulgent. D'une maladresse d'écriture difficilement descriptible, ces séquences constituent la plus grande faiblesse d'une œuvre qui, pétrie d'ambitions shakespeariennes, s'effondre au final dans un marivaudage navrant.

↑ Cléopâtre de Joseph L. Mankiewicz (1963) → Série Rome (2005)



Le film fait pâle figure à côté du majestueux *Cléopâtre* de Joseph L. Mankiewicz (1963) qui propose, dans sa première partie, une relecture des mêmes événements en dressant cette fois un portrait beaucoup plus complet et crédible de Jules César. Pouvait-on rêver mieux finalement que la plus excessive des productions hollywoodiennes, le plus monumental des péplums, pour rendre justice à un personnage noyé dans ses ambitions ? César (Rex Harrison) et Cléopâtre (Elizabeth Taylor) se perdent désormais dans des décors démesurés, amplifiés par le Cinémascope. Ce ne sont plus que de minuscules silhouettes égarées dans des palais construits pour les Dieux et non pour les hommes. Les faiblesses de César – il souffre d'épilepsie – sont aussi exposées. Il n'a plus la tête dans l'Olympe comme dans la version de Pascal et de Shaw, Mankiewicz en fait au contraire un personnage plus humain, plus fragile. Sa clémence n'apparaît plus comme une largesse accordée par un être au-dessus du commun des mortels, mais comme le fruit du calcul avisé d'un fin tacticien politique, tiraillé entre la passion et l'ambition.

C'est un portrait étonnamment bienveillant quand on sait que c'est l'autre visage de César que le même Mankiewicz avait examiné quelques années auparavant dans sa célèbre adaptation de la pièce de Shakespeare, *Julius Caesar*, en 1953. Aux côtés de Marlon Brando (Marc-Antoine), James Mason (Brutus), John Gielgud (Cassius) et Deborah Kerr (Portia), Louis Calhern prête à Jules César, pour reprendre la description de Roland Barthes, sa « bouille d'avocat anglo-saxon »¹. La formule est bien trouvée : avec toute la morgue et la prestance d'un homme sûr de ses habiletés intellectuelles, il incarne cette fois un dictateur arrivé enfin au sommet de son pouvoir autoritaire. Ce n'est donc plus un général conquérant et séducteur comme au temps de la campagne d'Égypte, mais un homme d'État dont le charisme se fissure sous le poids d'un orgueil excessif. César se fantasme Roi de Rome, estime porter à lui seul la voix du peuple, méprise les sénateurs et dédaigne les augures. Il se crée lui-même son pire ennemi, comme le font toujours les despotes, et meurt finalement de son trop-plein d'arrogance. Pourtant, comme l'annonce le discours de Marc-Antoine devant son cadavre encore tiède, c'est ce meurtre qui achèvera paradoxalement de tuer la République. Mankiewicz nous rappelle ainsi que la pièce de Shakespeare, si elle est une mise en garde contre ceux qui présentent un danger pour la République, sert également de leçon pour ceux qui se drapent dans la vertu en voulant assassiner les tyrans. Lorsque le New York City Public Theater, qui organise chaque année l'événement Shakespeare in the Park, a repris en 2017 *Julius Caesar* en faisant endosser au Consul romain le costume caractéristique de Donald Trump, la presse conservatrice américaine s'est alarmée de ce qu'elle voyait comme un appel au meurtre. Mais Stephen Greenblatt, spécialiste d'art dramatique et professeur à l'Université de Harvard, a justifié l'acte polémique de la représentation, en précisant que la pièce de Shakespeare venait avant

tout rappeler « qu'il est parfois dangereux d'obtenir ce qu'on pense vouloir, et que l'assassinat d'un leader, même détesté, pourrait mettre fin à la République même que l'on essaie de sauver. »²

SE MONTRER TANTÔT LION, TANTÔT RENARD

La plus grande qualité de la série *Rome*, créée pour la chaîne HBO en 2005 par Bruno Heller, William J. MacDonald et John Milius – le coscénariste d'*Apocalypse Now* – est justement d'avoir su rassembler en une longue fresque biographique les deux facettes de Jules César, tout en replaçant l'homme dans le contexte plus vaste de la Rome antique. *Rome* n'est pas qu'un simple portrait, c'est aussi et surtout une reconstitution minutieuse et documentée de la société romaine, de ses institutions religieuses et militaires ainsi que des mœurs de l'époque.

On y apprend notamment que, bien qu'il soit d'origine noble, César a pris le parti des *populares*, la mouvance populiste du Sénat. Il s'attire les foudres des familles aristocratiques parce qu'il bénéficie d'un énorme soutien populaire suite à ses victoires en Gaule, et qu'il souhaite utiliser cet appui pour asseoir sa légitimité et élargir le Sénat à des représentants issus du peuple. César met publiquement dos à dos la plèbe et l'intelligentsia, fustige une société inégalitaire qui rend les riches encore plus riches et les pauvres plus pauvres, pointe du doigt le recours à l'esclavage comme la principale cause de chômage chez les citoyens, et réclame une reconnaissance véritable par l'État des nouveaux ressortissants suite aux conquêtes d'expansion romaines. Par bien des aspects, son combat politique vieux de 2000 ans résonne de manière familière avec les revendications actuelles opposant dans de nombreux pays les politiciens, de gauche ou de droite, au fameux 1 % qui possède la grande majorité des richesses du monde. Mais ce portrait n'omet pas non plus de rappeler que l'aboutissement de tout ceci est aussi une prise de pouvoir absolu, par un patricien qui est lui-même un des hommes les plus riches du pays. Le charismatique acteur irlandais Ciarán Hinds incarne à merveille cette dualité : César apparaît dans la série comme un personnage remarquablement machiavélien. Il utilise sa ruse et son pouvoir de séduction avec l'apparente sincérité d'un ingénieux stratège qui aspire à un noble but, quitte à faire oublier au plus grand nombre son objectif plus profond, caché, qui est d'obtenir les pleins pouvoirs. Habile populiste, il sait se montrer, comme le théorisait Machiavel dans *Le Prince*, tantôt lion, tantôt renard, pour se faire à la fois aimer et craindre par ses semblables.

1. Roland Barthes, « Les Romains au cinéma » dans *Mythologies*, éditions du Seuil.

2. theguardian.com/culture/2017/jun/12/donald-trump-shakespeare-play-julius-caesar-new-york